



**HAL**  
open science

## Voyage dans les montagnes du monde: sur les traces de Jules Blache en1934

Anne Sgard

► **To cite this version:**

Anne Sgard. Voyage dans les montagnes du monde: sur les traces de Jules Blache en1934. Revue de Géographie Alpine / Journal of Alpine Research, 2001, 89 (4), pp.107-119. halshs-00384458

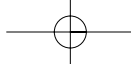
**HAL Id: halshs-00384458**

**<https://shs.hal.science/halshs-00384458>**

Submitted on 15 May 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Voyage dans les montagnes du monde

## Sur les traces de Jules Blache en 1934

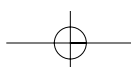
Anne Sgard

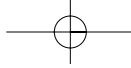
Université P. Mendès-France, Grenoble II, Sciences Humaines-géographie Domaine Universitaire,  
BP 47 F38040 Grenoble cedex 9 et Laboratoire TEO UMR 5038  
anne.sgard@upmf-grenoble.fr

*L'Homme et la Montagne* est un de ces livres que l'on feuillette volontiers sur les étagères d'un bouquiniste: photographie de montagne sépia en couverture, titre qui accroche la curiosité – tiens, tout cela en un si petit ouvrage? – clichés vieillots qui jalonnent le texte, le premier contact invite à la découverte. *L'Homme et la Montagne* paraît en 1934 dans la collection «Géographie humaine» dirigée chez Gallimard par Pierre Deffontaines; cette collection s'adresse au grand public avec le projet de présenter, nous apprend la quatrième de couverture, «la plus nouvelle des branches de (la) Géographie rénovée», en visitant une grande diversité de thèmes: l'homme et la forêt, géographie des villes, la civilisation de la vigne... Jules Blache fut ainsi chargé d'une mission ambitieuse: brosser une vaste fresque à l'échelle mondiale des multiples formes d'adaptation de l'homme à la nature montagnarde; mission périlleuse car les connaissances étaient encore partielles, dispersées, imprécises. Il releva néanmoins le défi, s'appuyant sur le fonds déjà riche de l'Institut de Géographie alpine qui depuis bientôt 40 ans rassemblait ouvrages, revues, photos, cartes et atlas du monde entier. C'était l'occasion d'affirmer la suprématie de l'école de Raoul Blanchard non seulement sur les Alpes mais sur toutes les montagnes du globe, sur l'objet géographique «montagne» donc.

Jules Blache nous emmène ainsi dans un tour du monde des sociétés montagnardes, multipliant exemples et descriptions. Parallèlement il poursuit un objectif scientifique inscrit dans le contexte de la géographie de l'entre-deux-guerres: identifier les caractéristiques des relations tissées entre les sociétés montagnardes et ce milieu envisagé a priori comme spécifique, dépasser la singularité du lieu ou de la communauté pour isoler une/des règles universelles. Son cheminement méthodique et rigoureux l'amène à une conclusion toute en nuances et incertitudes.

Lire aujourd'hui *L'Homme et la Montagne* c'est voyager dans le monde des années trente par les sentiers détournés, entre colonisation et modernisation; c'est aussi suivre un regard, celui d'un géographe sobre et précis, et celui d'un intellectuel de son temps, porteur des grilles de lecture de la pensée européenne dominante, inquiet de l'avenir et méfiant face à l'inconnu.





GÉOGRAPHIE  
HUMAINE  
Collection dirigée par  
P. Deffontaines

# L'HOMME ET LA MONTAGNE

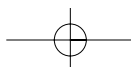
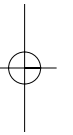
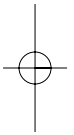


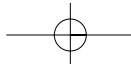
PAR JULES BLACHE

PRÉFACE DE RAOUL BLINCHARD

LIBRAIRIE GALLIMARD

*nrf*





## Itinéraire d'un géographe

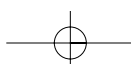
C'est sans grand préparatif que Jules Blache nous entraîne dans ce tour du monde, il faut le suivre de confiance: pas d'introduction, on part tout de suite, pas de carte – cela frise la provocation; pas de liste de lecture: les références aux prédécesseurs ou aux informateurs se contentent d'un nom cité entre de brèves parenthèses, à nous de retrouver l'ouvrage et la page. L'auteur connaît son sujet. L'itinéraire est malgré tout sans surprise: une première longue étape explore minutieusement tous les massifs européens. On sent là le guide sûr de son chemin, de ses haltes: les descriptions fourmillent de détails, s'attardent sur le village, décrivent la répartition des hameaux et les divers alpages, relatent les coutumes des habitants, leurs habitudes, les techniques et productions locales. Il s'éloigne du berceau et modèle alpin d'abord par un bref détour vers les montagnes du Maghreb puis en direction des montagnes scandinaves: le paysage reste familier car Blache utilise ses propres observations de voyageur au Maroc et en Norvège. Ensuite le parcours est très classique, traversant les continents: Asie puis Afrique et Amérique, mais le ton change: on pénètre dans l'inconnu sur les traces des autres, géographes ou explorateurs et ils sont peu nombreux. Le rythme s'accélère, on ne s'attarde pas, l'itinéraire saute de chaîne en massif, en oubliant certains au passage, contournant les «terra incognita». L'ensemble de l'ouvrage est du reste construit autour de cette opposition entre l'ici: *familier, classique, où nous nous retrouvons un peu chez nous* (p. 11)<sup>1</sup>, et l'ailleurs: *loin, différent, entièrement nouveau* (p. 111), un milieu où *le Blanc ne sera jamais chez lui* (p. 125). Au retour il nous retient pour une longue et magistrale conclusion: observer, décrire pour comparer et généraliser; la méthode est affûtée; c'est celle du maître, Vidal de La Blache.

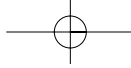
Blache est en effet un digne représentant de la génération des géographes de l'entre-deux-guerres, formé à l'école vidalienne sans en être un disciple direct; il a démarré sa carrière sous la conduite de Raoul Blanchard, travaillant sur les massifs préalpins<sup>2</sup> selon une démarche régionale toujours plus soucieuse d'occupation humaine que de mécanismes physiques, c'est sans doute ce qui l'amène dans les rangs de cette collection. Blache est donc inscrit dans le projet de connaissance de l'époque: faire la synthèse des multiples monographies régionales, les compléter par d'autres sources là où elles font défaut, pour aboutir à des «règles» suffisamment valides et généralisables pour affirmer la place de la géographie dans les sciences, et son rôle: l'étude des relations entre les hommes et la nature. De fait, ces grandes synthèses sont rares et la collection de Pierre Deffontaines en est une des seules illustrations.

Quand Jules Blache se lance dans l'entreprise, les connaissances amassées sur les montagnes du globe sont extrêmement disparates. Au début des années trente, la géographie française est encore jeune, des départements ont progressivement essaimé dans les universités mais l'ensemble de la communauté compte moins d'une cinquantaine de

1. Les références aux pages correspondent à la première édition de 1934. Cette date est la plus généralement citée car elle correspond à l'impression, néanmoins, le copyright datant de 1933, on peut trouver également cette indication.

2. Il est l'auteur en particulier d'une thèse sur *Les massifs de la Grande-Chartreuse et du Vercors*, Allier Imprimerie, 1931.





membres. Les monographies portant sur des régions ou pays européens sont nombreuses, mais ce que l'on a appelé d'abord la géographie coloniale puis la géographie tropicale en est encore à ses débuts et l'essentiel des grands ouvrages paraissent une dizaine d'années plus tard. Essayons de reconstituer les outils de travail dont disposait Jules Blache.

### Tour de bibliothèque

L'Institut grenoblois est un des principaux lieux où se fabrique la géographie à cette époque et sa bibliothèque est fournie, spécialisée. Blache a accès facilement à la plupart des grandes revues françaises<sup>3</sup> et européennes<sup>4</sup>; en outre, la Revue de Géographie alpine accueille depuis 1913 l'essentiel de ce qui s'écrit en français sur les montagnes du monde<sup>5</sup>. Les auteurs sont prioritairement des géographes grenoblois, mais on trouve aussi de très nombreux articles proposés par des non-géographes, souvent ingénieurs ou techniciens travaillant sur la montagne, les forêts, l'hydraulique... A cela s'ajoutent les multiples ouvrages concernant la montagne que la bibliothèque se procure systématiquement comme le montrent les catalogues d'achat et les comptes-rendus de la Revue.

Blache dispose là d'un ensemble de connaissances étoffé sur les Alpes occidentales. Si l'essentiel se trouve dans la Revue, quelques thèses grenobloises sont parues; il se réfère tout particulièrement à celle de Philippe Arbos sur la montagne pastorale<sup>6</sup> avec lequel il partage une connaissance approfondie des Alpes et une préoccupation constante pour les pratiques traditionnelles, les «genres de vie». Il utilise les travaux d'André Allix sur l'Oisans<sup>7</sup>, moins cité car laissant une plus large part à la géographie physique, et ceux plus anciens de Jean Bruhnes sur le Val d'Anniviers<sup>8</sup>. Raoul Blanchard est, lui, davantage cité pour ses travaux lointains, sur les montagnes d'Asie occidentale, que pour ses études locales. Les Pyrénées ne sont pas absentes et la thèse toute récente de Théo Lefebvre<sup>9</sup> est utilisée. On observe néanmoins que, dès lors qu'il s'agit des Alpes, Blache se

3. Revues nationales, comme les *Annales de Géographie* ou le *Bulletin des Géographes français*, mais aussi quelques revues régionales, comme la *Revue de la Société languedocienne de Géographie* par exemple, contemporaine de la R.G.A. Ces revues sont précieuses tout particulièrement pour les comptes-rendus d'ouvrages étrangers que l'on y trouve.

4. Le fonds des revues étrangères surprend par sa richesse et informe sur les liens étroits existant entre les géographes européens; ainsi toutes les grandes revues allemandes sont présentes, témoignage de l'influence profonde de la Géographie allemande. On trouve également les collections complètes des revues de géographie provenant de toute l'Europe: suédoise, *Geographiska Annaler*, finlandaise, *Terra*, italienne, *L'Universo* ou encore les revues des sociétés de géographie: belge, suisse, néerlandaise... qui existent souvent depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. On écrit beaucoup sur la géographie depuis un siècle, articles de fond et chroniques d'explorations ou récits de voyages.

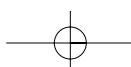
5. La Revue de Géographie alpine porte ce nom depuis 1920, mais dès 1913 existaient de manière plus informelle: les Recueils des Travaux de l'Institut de Géographie alpine.

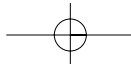
6. Arbos Philippe, *La vie pastorale dans les Alpes françaises*, Paris, A. Colin, 1922.

7. Allix André, *Un pays de haute montagne, l'Oisans. Étude géographique*, Paris, 1929.

8. Bruhnes Jean, Girardin Paul, «Les groupes d'habitation du Val-d'Anniviers comme types d'établissements humains», *Annales de géographie*, vol. 15, 1906, 329-352. Voir l'article de Marie-Claire Robic dans ce même numéro.

9. Lefebvre Théo, *Les modes de vie dans les Pyrénées occidentales*, Paris, A. Colin, 1933.





préoccupe rarement de citer ses sources; on a relevé l'absence de bibliographie et la maigreur des références<sup>10</sup>, ici, le géographe est sur ses terres, en contact direct avec l'information et il ne cite que les plus réputés de ses collègues. Cette tendance se retrouve, atténuée, à propos des autres montagnes européennes.

Quand on quitte l'Europe, le travail est bien différent: Blache laisse le terrain, les sentiers connus, pour une délicate entreprise de compilation des connaissances accessibles. Il semble que le fonds de l'Institut de Géographie alpine au début des années trente représente assez bien l'état des connaissances européennes sur les montagnes du monde, qui se répartissent en trois grands types de sources.

Tout d'abord les grands ouvrages géographiques en chantier dans ces années-là, au premier rang desquels figure la *Géographie universelle*, lancée par Vidal de La Blache dès avant la première Guerre mondiale, et mise en œuvre par Lucien Gallois à partir de 1927. Malheureusement, tous les tomes ne sont pas terminés! Même s'il ne la cite jamais, il semble que Blache l'a abondamment utilisée quand il le pouvait: ainsi les volumes de Raoul Blanchard et François Grenard sur l'Asie occidentale, ceux de Jules Sion sur l'Asie des Moussons, de Max Sorre sur le Mexique et l'Amérique centrale et de Pierre Denis sur l'Amérique du Sud<sup>11</sup>. Prenons l'exemple de l'Himalaya. Pour Blache comme pour ses prédécesseurs, les informateurs sont rares: il faut travailler à partir d'atlas, de récits de voyages et de guides datant souvent du XIX<sup>e</sup> siècle, et quelques ouvrages généraux en anglais qui s'intéressent aux plaines et aux villes plus qu'aux montagnes. On retrouve dans *L'Homme et la Montagne* ce que Grenard et Sion ont déniché auparavant: une quasi-absence de données physiques et notamment climatiques<sup>12</sup>, des informations ponctuelles et dispersées sur les modes de vie: les types d'élevage, quelques exemples de migrations, l'étagement des villages sur les versants, les «sanatoria», stations d'altitude pour les populations des plaines insalubres. Quelques ouvrages de géographes viennent compléter la «G.U.» mais ils sont rares encore, Blache les utilise alors abondamment; citons les toutes premières thèses portant sur les colonies françaises, comme celle de Charles Robequain sur l'Indochine<sup>13</sup> (alors que celle de Pierre Gourou sur le Tonkin ne paraît que deux ans plus tard) ou les travaux de Fernand Maurette sur les marchés de matières premières<sup>14</sup>.

Un autre type de source évoque davantage la Géographie exploratrice du siècle précédent. S'agissant par exemple du continent africain pas encore couvert par la G.U.,

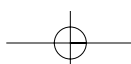
10. Une quarantaine d'auteurs au total, très majoritairement français, aucun ouvrage n'est jamais cité; on note l'absence quasi-totale de la géographie physique.

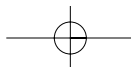
11. Auteurs qui n'ont pas toujours une expérience de leur terrain: si Pierre Denis a longuement séjourné en Argentine, Raoul Blanchard lui ne travaille qu'à partir de documents.

12. Cette «répartition» des connaissances est tout à fait représentative des progrès de la géographie physique de l'époque: précédée par la géologie en plein essor depuis la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la géomorphologie est à même de proposer des explications générales sur la disposition des reliefs; la climatologie en est, elle, à ses débuts, manquant à la fois d'analyses d'ensemble et de mesures.

13. Robequain Charles, *Le Than-Hoa. Étude géographique d'une région annamite*, Paris, Publications de l'École française d'Extrême-Orient, 1926.

14. Maurette Fernand, *Les Grands Marchés de matières premières*, Paris, A. Colin, 1921.

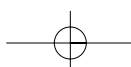


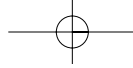


Blache se trouve dépourvu et doit là, faire feu de tout bois. La pauvreté et la dispersion des informations se retrouvent tout autant dans les exemples qui guident la démonstration que dans les formulations; l'Afrique du Nord surtout et quelques secteurs de l'Afrique occidentale française comme le Fouta Djalon, commencent à être mieux connus des géographes français. Ailleurs, en l'absence de monographies précises, Blache exploite cet autre type de sources: les récits de voyage et d'exploration, mais aussi les missions religieuses et les expéditions militaires; il cite ainsi un *rapport du capitaine Blaizot* (p. 129), *les explorateurs du Ruwenzori* (p. 143) ou se contente de récits de *voyageurs* anonymes. Le plus souvent il se passe de toute référence: quelques massifs sont cités à maintes reprises, tout particulièrement l'Abyssinie, sans qu'il ne nous informe à aucun moment sur ses sources. Il utilise alors des formulations pour le moins surprenantes; le «on» abonde: *on observe, on n'aurait pas de peine à souligner* (p. 138), *on nous vente les prairies d'Abyssinie* (p. 139), *on invoque ailleurs* (p. 144). Ou à propos des migrations tropicales: *C'est là un fait d'observation*, affirme-t-il (p. 144); on est obligé de le croire...

Enfin, un dernier type de source est utilisé: des documents précis, techniques, localisés, émanant d'autres disciplines; dans ce cas, les préoccupations des auteurs sont bien différentes de ce que Blache veut démontrer mais la précision des informations disponibles tend à influencer son raisonnement. Ainsi, la colonisation française en Indochine est à l'origine de travaux très abondants sur les maladies tropicales; ceux-ci sont diffusés en France, notamment à l'occasion de l'Exposition coloniale de 1931, et intéressent grandement les géographes qui y voient une piste d'explication aux relations entre environnement et sociétés; Max Sorre notamment y consacre plusieurs articles. Un lot d'ouvrages se retrouve sur les étagères de la bibliothèque. Dans les chapitres consacrés aux montagnes d'Extrême-Orient, Blache met en lumière l'opposition entre plaines «malsaines», «pays des fièvres», et montagnes salubres; même s'il ne cite pas les ouvrages de ces médecins, on peut penser qu'il s'en est inspiré. Une influence similaire mais atténuée est sensible à propos de l'Amérique du Sud sur laquelle Blache dispose de nombreux ouvrages concernant les ressources minières et leur exploitation, principal intérêt de ces montagnes pour les européens.

Jetons un coup d'œil sur les derniers rayons de cette bibliothèque, moins utilisés par notre explorateur: l'iconographie. Nous avons relevé l'absence de carte en illustration, cette absence se retrouve dans le texte: il n'est fait qu'une seule fois allusion à un atlas. Il est dès lors difficile de reconstituer l'usage que Blache en a fait. Il en est autrement des photographies. Les géographes français de l'entre-deux-guerres contribuent largement à la diffusion de la technique photographique, tout particulièrement Jean Brunhes, dès le tout début du siècle. Les Grenoblois également alimentent par des campagnes fréquentes un fonds photographique particulièrement riche. Blache pour sa part ne semble pas partager l'engouement de Raoul Blanchard pour ce support: il prend des clichés lors de ses voyages, sur ses terrains de recherche alpins, participe à quelques survols aériens, mais sa contribution reste marginale. *L'Homme et la Montagne* est abondamment illustré, exclusivement de photographies (une cinquantaine au total), soulignées d'un court commentaire; elles proviennent pour les trois quarts du fonds local, couvrant avant tout les Alpes françaises. Pour les pays lointains, il puise surtout dans les réserves de l'Agence



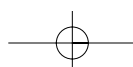


économique de l'Indo-Chine française. Le lien avec le texte est néanmoins assez lâche: elles servent d'illustration non de support d'informations exploitées précisément.

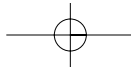
Ce tour de bibliothèque nous révèle un fonds d'une richesse insoupçonnée pour une discipline aussi jeune, une équipe aussi réduite que celle de l'Institut de géographie alpine, tout particulièrement en revues internationales. Blache n'est donc pas dépourvu d'informations: la principale difficulté est de concevoir le parcours qui lui permettra de faire la synthèse de connaissances aussi disparates.

### Question de méthode

«La» méthode géographique est à cette époque fermement établie par les successeurs de Vidal de La Blache: analyser les caractéristiques des milieux naturels pour en identifier les influences sur l'occupation de l'espace et les modes de vie, au risque de simplifier à outrance l'analyse. Déjà dans ses écrits sur les Alpes, dans sa thèse, Blache s'écarte volontiers des dogmes pour élargir ses champs d'intérêt, refuser les explications par trop mécanistes, confronter les angles de vue. Il s'inscrit par là dans la lignée de Jean Brunhes ou Pierre Deffontaines qui, refusant la domination de la Géographie physique et l'omniprésence des explications par les causes naturelles, explorent davantage les pratiques et les mentalités, les évolutions historiques, et préfigurent ce que l'on appelle aujourd'hui la géographie culturelle. Dans *L'Homme et la Montagne* ce souci affleure à chaque page; ce ne sont pas les montagnes du monde qui intéressent Blache mais leurs habitants: pratiques culturelles, habitats, déplacements et échanges... Il nous montre les villages, les sentiers et les alpages, rarement les sommets vides d'hommes. Les données physiques

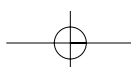
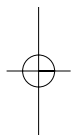
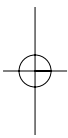


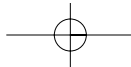




chiffrées, températures, précipitations ou hauteurs de neige, pente ou altitude, sont réduites au minimum; elles sont du reste quasi inexistantes dès que l'on quitte le domaine alpin occidental, mais dans ce cas même la démarche les néglige, l'essentiel est ailleurs. Si les références à la pente, aux rigueurs de l'hiver, au cloisonnement sont omniprésentes c'est avant tout pour dresser un tableau des contraintes et des atouts dont les effets changent d'un village, d'un versant à l'autre, rarement pour en déduire une relation simple et linéaire entre des conditions naturelles incontournables et la soumission des «genres de vie», pour reprendre l'expression-clée de l'époque. Blache se refuse donc au déterminisme naturel; il semblerait aisé pourtant à première vue et en l'absence de connaissances précises de mettre en valeur l'universalité des mécanismes liés à l'altitude, tellement évidents, pour en déduire les effets limitants sur la vie humaine, raisonnement très généralement répandu dans la Géographie de son époque. De fait, quand il s'interroge en conclusion sur les traits communs aux montagnes du globe, il admet volontiers que le climatologue ou le botaniste parviendraient à *fixer les traits d'un paysage montagnard typique, dont on distinguerait des variétés régionales* (p. 163), mais lui qui se penche sur l'activité humaine, n'aboutit pas à une conclusion aussi rapide. C'est la diversité qui règne et l'oblige à envisager tous les aspects de la vie en montagne; il conclut par exemple à propos de l'habitat: *Il serait vain de chercher une règle imposée par le relief ou le climat de montagne aux formes étonnamment variées de l'habitat* (p. 176).

Il n'applique pas non plus le «possibilisme» tel qu'on le définit à l'époque: un déterminisme nuancé, propre à l'École française de géographie, qui accepte les contraintes imposées par le «milieu naturel», pour analyser la marge de manœuvre des sociétés humaines, la diversité des formes d'adaptation. Cette démarche imposerait en effet d'identifier ce milieu naturel, en découpant l'espace en unités homogènes: région, massif, vallée, selon des critères naturels: type de relief, nature de la roche, caractéristiques climatiques... Blache montre que ce découpage est impossible, tout est diversité, variations, transitions, marqueterie. Dès lors il renonce explicitement à l'idée de «région naturelle», fondement de la démarche vidalienne: *la notion de région naturelle ne s'applique plus qu'à des groupes infimes, avec des dégradations très franches sur des étendues minimales* (p. 175); et il prend l'exemple des massifs du Vercors et de la Chartreuse qu'il connaît bien pour montrer que *les genres de vie anciens ne comportent pas moins de six à sept types, dans des frontières nettes impossibles à méconnaître*. Il n'utilise jamais non plus le terme de milieu, mais plutôt des notions s'appuyant sur l'occupation humaine de la montagne: «village», «communauté», «pays», ou des termes simplement descriptifs: «versant», «replat», «bassin»; son expression favorite est la «haute vallée», pour désigner ces lieux où se déroule la présence humaine en montagne, toujours ouverte sur une autre vallée, un col, la plaine voisine. Autre mot-clé de la géographie vidalienne, le paysage. L'usage que Blache en fait est très révélateur: il utilise peu le terme, essentiellement dans des introductions à un nouveau domaine; c'est la première impression, globale et peu détaillée, mais qui lui permet de repérer les types d'occupation de la montagne: paysage familier – autrement dit alpestre – ou non. Il utilise abondamment en revanche une autre notion du vocabulaire vidalien: le «genre de vie» qui désigne la forme locale, singulière, d'occupation de l'espace et englobe précisément ce qui inté-





resse Blache, les activités humaines, leur répartition, leurs combinaisons avec les traits naturels, qui sont omniprésents, répétons-le.

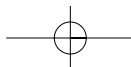
Blache doit ainsi revenir aux sources de la pensée vidalienne, synthétisée dans la notion de genre de vie, une conception globale de la Terre où tous les phénomènes sont connectés. Mais il doit dans le même temps renoncer à la méthode telle qu'elle se diffuse pendant l'entre-deux-guerres: à son raisonnement, à ses mots-clés, et concevoir une autre démarche pour mener à bien cette vaste synthèse; le voilà forcé à l'innovation.

### La composition du modèle alpestre

Son choix est annoncé dès les premières pages, sans argumentation ni justification: ce sont les relations qui lui serviront de fil conducteur, *les rapports de l'homme et des montagnes* pour reprendre son expression. Ce sont plus précisément les relations entre communautés et les relations entre unités spatiales, notamment entre vallées et plaines voisines, ce qui l'amène à mettre l'accent sur les déplacements, les migrations, les échanges. Ce choix est sous-tendu par un épineux obstacle méthodologique: comment construire une comparaison entre toutes les montagnes du monde qui soit autre chose qu'une liste de ressemblances et de différences. Blache conçoit pour cela un modèle de référence, fondé d'une part sur l'idée de vocation naturelle (les montagnes arrosées sont le domaine de l'élevage), d'autre part sur les déplacements (les migrations saisonnières pastorales entre plaine et montagnes ou entre étages montagnards). Sous leurs diverses formes, transhumance, estivage ou nomadisme montagnard, ces migrations sont le fondement même de la vie en montagne, résultats de l'étagement des conditions naturelles et des complémentarités que les sociétés de montagne ont tissées entre ces divers potentiels. Ce modèle trouve sa forme parfaite (cet adjectif revient fréquemment sous sa plume) dans les Alpes occidentales, ce qui ne surprend guère le lecteur. La première moitié de l'ouvrage est ainsi consacrée à l'analyse minutieuse de toutes les subtilités et variantes de ces migrations, méditerranéenne, helvétique, toutes résumées en un adjectif devenant générique: «alpestre», alors qu'alpin permet la localisation dans le massif. Fermement appuyé sur ce modèle, il peut ensuite plonger dans l'inconnu, franchir les continents et les civilisations pour rechercher, d'exemple en exemple, les formes approchant ou contredisant la référence.

Voyons rapidement à quelles conclusions le conduit la mise en œuvre de cette méthode.

La «montagne alpestre», caractérisée par ces migrations pastorales, occupe un vaste espace puisqu'elle englobe les Alpes, bien sûr, mais aussi les massifs d'Afrique du Nord, et, laissant de côté les montagnes des zones désertiques, elle se prolonge par l'Asie mineure jusqu'à l'Himalaya et, affirme-t-il, au Tian-Chan; délimitation malgré tout très abstraite, puisque ces dernières extrémités, faute de connaissances on l'a vu, sont à peine évoquées. En fait l'essentiel de l'analyse s'appuie sur deux fragments: la montagne méditerranéenne caractérisée par la transhumance des troupeaux venant des plaines asséchées l'été, et la montagne helvétique domaine de l'estive et des déplacements entre



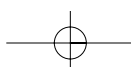
étages. C'est là qu'est construit l'archétype: *Ainsi dans les montagnes fraîches et humides le gros bétail forme, avec les prairies grasses, les bois épais, le ciel chargé de nuées, une harmonie toute particulière. C'est peut-être dans les préalpes suisses (...) que ce paysage atteint sa perfection* (p. 44). Cette vocation avant tout naturelle se combine avec des techniques «complexes», «savantes»: *Ici, l'économie pastorale présente au moins autant de richesse, plus d'éclat que dans la plupart des montagnes méditerranéennes* (p. 45)<sup>15</sup>.

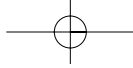
La rupture est brutale dès que l'on quitte le domaine tempéré pour pénétrer dans l'Asie des moussons, l'inconnu déconcertant. Au lieu des incessants échanges avec la plaine, des progressives gradations selon les étages, Blache isole comme trait caractéristique l'opposition, le «divorce» entre *la plaine grouillante d'hommes, où règne la rizière savant ouvrage, perfectionnée par des siècles de labeur* (p. 114) et la montagne peuplée de *sauvages* ou de chasseurs de têtes. L'Afrique diverse par sa zonation climatique, se rapproche néanmoins davantage du modèle: la montagne est le domaine de l'élevage et l'on retrouve, quoique très différentes par leur ampleur et leur rythme saisonnier, des formes de migrations pastorales. Le traitement réservé à l'Amérique est tout à fait intéressant: pour Blache l'image du pays neuf, conquis par les Européens, guide l'analyse. Passant très vite sur l'Amérique précolombienne où il retrouve peu de traits alpestres, il présente l'exploitation pastorale des Rocheuses et du sud des Andes comme l'exemple même de l'efficacité et de l'adaptation moderne aux potentiels naturels: *des pays neufs où chaque région se voit réserver les productions qu'elle mérite, et rien que ces productions* (p. 159). Montagne tempérée, présence européenne, spécialisation dans l'élevage, le nouveau monde apparaît non seulement comme un proche parent du type alpestre mais il en représente l'avenir, car il dépouille le modèle d'origine des handicaps dus à la surpopulation alpine: l'épuisement des hommes et des sols par une agriculture peu rentable et condamnée par la modernité. *Partout donc, une purification plus ou moins avancée de ce qu'on pourrait appeler l'économie montagnarde* (p. 162).

Au fil de son raisonnement, Jules Blache tente une véritable démarche de géographe, renonçant on l'a vu aux explications a priori, confrontant avec rigueur et minutie les exemples dont il dispose. On le sent préoccupé de maintenir le fil de sa démonstration, il ne s'attarde pas en fioritures et emphases. C'est là un des grands intérêts de cet ouvrage: c'est un laboratoire où l'on suit la science en train de se faire.

Ce laboratoire n'est cependant pas coupé du monde: le contexte scientifique et intellectuel de l'entre-deux-guerres est partout présent, les représentations dominantes de l'europpéen, les grilles de lecture du monde, l'actualité même (on l'a vu avec l'exemple des maladies tropicales) interviennent sans cesse dans l'argumentation.

15. Remarquons au passage le renversement qui s'est produit dans les représentations du montagnard, auxquelles les géographes grenoblois ont du reste contribué, on peut comparer les écrits de Blache à ce passage qu'Elisée Reclus consacre en 1885, dans sa *Géographie universelle*, aux habitants des «Alpes de Maurienne»: *le manque d'air pur, le froid de l'interminable hiver, l'ombre immense qui pèse sur les vallées contribuent sans aucun doute à faire d'un si grand nombre de villageois des crétins et des goîtreux*. Dorénavant l'image du montagnard rude et travailleur remplace celle du crétin...





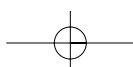
## Le regard d'un homme de son temps: colonisation, races et civilisations

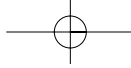
Le monde que Blache parcourt est un monde en ouverture, en accélération, le laissant sans cesse partagé entre étonnement et inquiétude. Il suit de près l'avancée des connaissances sur les continents lointains, mais ne manifeste aucune critique vis-à-vis de la colonisation contrairement à de nombreux géographes de la génération suivante. La présence européenne, les techniques importées dans les colonies lui apparaissent comme un gage de progrès incontestable: *L'effort des blancs, disposant de la main d'œuvre indigène ou métis tend, en Afrique, en Amérique, à lui faire abandonner les refuges montagnards où elle vit paresseusement et mal* (p. 150). Son enthousiasme éclate à propos de l'Amérique: *Quelle métamorphose avec l'invasion des blancs!* (p. 152). Cette confiance dans le bien-fondé de la mission civilisatrice européenne, l'amène à éviter soigneusement toute référence à l'exploitation ou l'extermination des populations indigènes. A propos de l'Amérique, par exemple, il évoque brièvement des civilisations andines mais passe sous silence toute présence des Indiens en Amérique tempérée, utilisant à plusieurs reprises l'expression: *des montagnes restées presque vides* (p. 152, 154).

L'idée d'une supériorité de l'Europe sur le reste du monde, s'appuie sur des arguments en grande partie implicites qui nous ramènent à la géographie des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles: l'Europe a su bâtir une civilisation supérieure grâce à son climat tempéré et à son relief favorable. *Pendant que les plaines d'Europe et d'Asie occidentale, toutes accueillantes et fertiles, et bordées par la mer qui rapproche les hommes, contribuaient au brassage des races, à la diffusion des connaissances et des objets de trafic des civilisations blanches, les civilisations africaines sommeillaient* (p. 138). Blache reprend le raisonnement sans y trouver à redire, bien que cela paraisse en contradiction avec sa démarche soucieuse de nuancer les déterminations naturelles: le domaine alpestre s'étend dans toute la zone tempérée, tant que le climat fournit les conditions favorables au développement de l'élevage et aux complémentarités avec les plaines. Blache ne se contente cependant pas de l'explication naturelle: dans ce cas pourquoi ne retrouve-t-on pas le type alpestre en Afrique du Sud ou en Patagonie? Pour lui, seule la race blanche s'est montrée apte à mettre en œuvre les techniques nécessaires à la mise en valeur de ces montagnes. Il le dit très explicitement, dès les premières pages: *Une parenté étonnante unit les hommes des montagnes méditerranéennes et iraniennes, jusqu'en Asie centrale. Ils ont résolu suivant la même inspiration les problèmes que leur posait la montagne, c'est-à-dire ceux que posent le relief accidenté et le climat des hauteurs. Et leur solution n'a pas été adoptée ailleurs, soit qu'elle ne pût pas l'être* (formule énigmatique qui envisage une limite posée par la nature, mais Blache n'y revient pas par la suite), *soit qu'il existe une solution assortie à l'instinct particulier de la race blanche* (p. 12). C'est en effet cette deuxième piste qu'il suit, tout au long de l'ouvrage.

La référence à la classification des populations selon la race intervient dans son raisonnement comme une évidence, ne nécessitant aucun commentaire, et il est clair que personne en 1934 ne songe à la contester<sup>16</sup>. C'est le principal outil d'explication de la

16. Une bonne illustration en est la présentation faite dans les manuels scolaires. Ainsi, un des principaux manuels de la classe de seconde, aux éditions Hachette daté de 1923, consacre un long chapitre aux « Races, langues et religions », où





différenciation des civilisations; d'une manière générale, Blache évoque principalement des éléments naturels pour nuancer les types de genres de vie au sein des montagnes tempérées, et utilise préférentiellement l'argument de la race en zone tropicale. Par exemple à propos des montagnes d'Extrême Orient, il attribue l'opposition plaine-montagne à une *répulsion réciproque des civilisations* s'expliquant par les différences de races: *on peut dire qu'il existe là-bas une civilisation des plaines, une race des plaines et des civilisations montagnardes moins brillantes accompagnant en règle générale d'autres races, d'un type inférieur* (p. 112). La classification en races blanche, jaune et noire, se subdivise au fil des exemples en une multitude de groupes, qui se rapprochent de ce que l'on appelle aujourd'hui les ethnies, et s'ordonne selon une hiérarchie dont les critères ne sont bien sûr jamais explicités. La race noire est toujours la plus discréditée par son incapacité à se développer et sa  *paresse native* et en son sein des groupes sont présentés comme plus ou moins avancés: ainsi en Urundi, Blache évoque les éleveurs montagnards, *une belle race*, supérieurs et donc logiquement dominants par rapport aux Bantous des plaines (p. 138)<sup>17</sup>. Finalement le recours à ce système explicatif sommaire mais banal à l'époque permet à Blache de pallier le manque d'informations précises sur les continents lointains, et remplace les causalités naturelles qui ne lui permettent pas de rendre compte de l'ensemble des relations entre sociétés et montagnes.

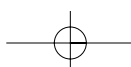
Laboratoire de géographie, *L'Homme et la Montagne* est aussi une fenêtre ouverte sur les schémas de pensée, les références implicites et les systèmes de valeurs de cette époque charnière pour l'Europe et le monde.

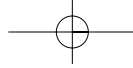


UN BOUT DE PIPE EN CUIRE BLANC, SANS-JUAN-DE-SOUVERAINE (URUNDI)

les hommes sont classés selon la couleur de la peau assortie de caractéristiques comportementales, et aboutit à une hiérarchisation entre races supérieures et inférieures. La classification par races persiste dans les manuels jusque dans les années soixante, la hiérarchie est, elle, supprimée.

17. On reconnaît là le discours développé par les administrations coloniales pour identifier les ethnies leur paraissant favorables et établir des liens privilégiés. Ce discours dominant se diffuse ainsi dans l'ensemble du milieu intellectuel de l'époque.





*L'Homme et la Montagne* rend compte d'un monde qui se transforme et des interrogations d'un observateur attentif. Dans ses travaux quotidiens, sur ses terrains de recherche familiers, Jules Blache voit les Alpes se transformer et la «civilisation alpestre» marquer ses premiers signes de déclin. Il conclut avec une tristesse et une inquiétude non dissimulées sur la décadence: *il ne s'agit pas tant de décadence économique que de celle de ces formes originales ou exotiques de la vie de montagne que l'on s'est efforcé de décrire jusqu'ici. La transhumance, le colportage, les petites industries de montagne déclinent ensemble* (p. 180). Mais il est aussi un homme de la modernité qui s'enthousiasme pour le développement de la houille blanche, à laquelle il consacre des pages enflammées: *Voici, enfin, qu'éclate une supériorité économique des montagnes sur les plaines. Les eaux rapides et abondantes de leurs torrents représentent une source magnifique d'énergie mécanique* (p. 95). Il nuance cependant son propos en relevant avec clairvoyance que si cette énergie a permis l'implantation d'industries nouvelles et une reprise démographique, elle ne profite cependant qu'à un petit nombre de vallées. Il évoque le tourisme selon les mêmes termes, bien qu'il n'en mesure pas l'impact à venir.

Jules Blache nous propose une géographie complexe, encore ancrée dans le XIX<sup>e</sup> siècle, cherchant son inspiration dans les récits de voyage, s'appuyant sur des notions périmées, mais dans le même temps représentative de l'effort de renouvellement de sa génération. On trouve aussi au détour du texte d'étonnantes intuitions, de celles qui incitent la géographie culturelle d'aujourd'hui à relire les «anciens»: ainsi ces pages sur l'inadaptation de la notion de frontière naturelle, sur l'ouverture et le dynamisme traditionnel des sociétés montagnardes, ou encore sur l'imaginaire de la montagne.

**Résumé:** Cet article cherche à reconstituer les conditions de fabrication de l'ouvrage de Jules Blache, *L'Homme et la montagne*, paru en 1934. Construit à partir d'un fonds documentaire alors dispersé et lacunaire, ce court ouvrage se présentait comme une comparaison à l'échelle mondiale entre les montagnes de «type alpestre» et les autres montagnes du monde. Il est représentatif d'une période charnière de la géographie française, largement héritière du XIX<sup>e</sup> siècle et des récits d'exploration, mais poursuivant un projet de connaissance ambitieux et rigoureux. L'analyse se penche sur les sources mobilisées, le raisonnement et la terminologie mis en œuvre, le cadre conceptuel représentatif du milieu intellectuel de l'entre-deux-guerres.

**Mots-clés:** savoir géographique, argumentation, montagne, race, civilisation

**Abstract:** *A journey into the mountains of the world. Following the footsteps of Jules Blache in 1934.* His article attempts to reconstruct the conditions in which Jules Blache created his work *L'Homme et la montagne*, published in 1934. Written on the basis of documentary sources that were at the time dispersed and incomplete, this short volume provides a comparison between "alpine type" mountains and the other mountains of the world. It is representative of a turning point in French geography, largely a legacy of the 19<sup>th</sup> century and explorers' accounts, but nevertheless demonstrating a rigorous and ambitious project in pursuit of knowledge. The analysis looks into the sources used, the reasoning and terminology employed, and the conceptual framework representative of the intellectual milieu of the inter-war years.

**Keywords:** geographical knowledge, reasoning, mountains, race, civilisation